



Vincent PORHEL, Ouvriers bretons. Conflits d'usines, conflits identitaires en Bretagne dans les années 1968

Rennes, PUR, 2008, coll. « Histoire », 325 pages.

Xavier Vigna



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9313>

DOI : 10.4000/clio.9313

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 263-265

ISBN : 978-2-8107-974-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Xavier Vigna, « Vincent PORHEL, Ouvriers bretons. Conflits d'usines, conflits identitaires en Bretagne dans les années 1968 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 11 juin 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9313> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9313>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Vincent PORHEL, Ouvriers bretons. Conflits d'usines, conflits identitaires en Bretagne dans les années 1968

Rennes, PUR, 2008, coll. « Histoire », 325 pages.

Xavier Vigna

- 1 C'est la vieille question de Montesquieu « Comment peut-on être persan ? », que Vincent Porhel reprend à propos des ouvriers bretons et qu'il déplie en interrogeant les identités ouvrières, régionales et sexuées dans les années 68. La trame de son interrogation est fournie par l'étude minutieuse de cinq conflits qui s'échelonnent entre 1966 (les Forges d'Hennebont) et 1980-1981 (la lutte contre l'installation d'une centrale nucléaire à Plogoff).
- 2 En mobilisant des archives publiques et privées, et en sollicitant d'abondants témoignages, V. Porhel vise moins à retracer cinq conflits emblématiques de la déclinaison bretonne de l'insubordination ouvrière qu'à repérer les réagencements identitaires que ces conflits cristallisent. Par là aussi, il écorne quelques mythes. On peut partir de la célèbre photographie qui orne la couverture du livre : prise à l'occasion de la grève du Joint français à Saint-Brieuc au printemps 1972, on y voit un ouvrier fou de rage saisir le pardessus d'un CRS dont le visage est protégé par un casque. C'est l'image presque idéal typique de la grève ouvrière : dans ce monde masculin qu'est l'usine, la grève débouche parfois sur un affrontement viril. On laissera au lecteur le soin de découvrir l'identité des protagonistes de cette photographie, que Vincent Porhel a su retrouver. Mais cette image fait écran sur des réalités que le livre s'attache à démonter.
- 3 Car le monde ouvrier masculin de Bretagne entre en crise. Cette crise est d'abord celle des industries traditionnelles qui ferment, comme à Hennebont. Avec la fermeture des forges, c'est un espace exclusivement masculin, avec ses rites de sociabilité propres (la blague pour les jeunes, p. 44), qui disparaît. Plus encore et de manière paradoxale,

l'industrialisation accélérée de la Bretagne à l'orée des années 1960 a multiplié les usines de montage dont l'encadrement est extérieur à la région. Les ouvriers bretons ont alors l'impression d'être traités comme des « bougnoules » (à la CSF à Brest, p. 69), ou de ne pouvoir protéger leurs femmes traitées de « poules » par Pierre Doux, patron d'origine pied-noir, désireux de surcroît d'embaucher des harkis (p. 196). La dénonciation de la colonisation de la Bretagne et plus tard la thématique régionaliste pourraient donc également être lues comme l'expression d'une masculinité et d'une virilité bretonnes meurtries. Si l'on y ajoute que la concurrence féminine fait rage, notamment dans l'électronique et plus encore l'agro-alimentaire (les femmes sont majoritaires aux abattoirs Doux de Pédernec, p. 174) et que des ouvrières vont jusqu'à faire « des métiers d'hommes » comme le moulage au Joint français à Saint-Brieuc (p. 117), alors il est manifeste que la contestation ouvrière accompagne, voire cristallise aussi, une crise de la masculinité.

- 4 Ce processus est d'autant plus probable qu'il coïncide avec un « temps [d']affirmation des femmes » (p. 279), dont les usines constituent également un espace de déploiement. L'opposition est commode, qui montre l'ampleur de l'évolution : quand les épouses de forgerons défilent en juin 1966, accompagnées de deux maires et d'un curé, « garants d'une surveillance masculine » (p. 39), les femmes de Plogoff rebaptisées « les tricoteuses », agonissent d'injures les forces masculines de l'ordre qui n'en peuvent mais, quatorze ans plus tard (p. 236). L'intérêt du livre est de suivre au plus près les voies de cette émancipation. Car les ouvrières, quasi systématiquement OS, se révoltent d'abord contre le patron : en rappelant comment certaines à Saint-Brieuc en 1972 utilisèrent des épingles pour mortifier l'épiderme des cadres séquestrés (p. 130), Vincent Porhel nous alerte par exemple sur la dimension sexuée de la séquestration. Mais l'émancipation suppose de se défaire aussi de la tutelle syndicale qui prétend interdire l'occupation aux femmes à la CSF à Brest au printemps 1968 pour faire une « grève sérieuse » (p. 85) ou de corriger des revendications hâtives : au lieu de solliciter des blouses de rechange comme le font les hommes, les femmes « sachant qui lave les vêtements à la maison, exigent une machine à laver à l'usine avec un salarié chargé du nettoyage » (p. 180) à Pédernec. A chaque fois, V. Porhel se plaît également à rappeler des épisodes méconnus : à Brest, ce sont les étudiantes qui envahissent le 14 février 1968 la cité universitaire des garçons pour protester contre le règlement intérieur. Et à la CSF, ce sont souvent les épouses des techniciens les plus contestataires, qui nouent un dialogue avec des paysannes sur l'exploitation et portent une revendication féministe en projetant de créer une section syndicale des mères de famille en 1969 (p. 109-111). L'émancipation semble ainsi parfois emprunter des voies tortueuses. Il faut savoir gré à V. Porhel de s'être aussi fait le patient limier de cette complexité.